



«Au Japon, le bain public est révélateur d'une manière d'être avec autrui» d'être avec autrui» d'être avec autrui»



Akira Mizubayashi, dont le nouvel ouvrage «Dans les eaux profondes» revisite la tradition du «sentô» pour appréhender la sociabilité nippone, analyse les spécificités japonaises et s'inquiète pour la démocratie dans son pays.

DR



Recueilli par
ARNAUD VAULERIN

La chaleur et la moiteur, la propreté et la nudité. L'expérience du bain japonais, territoire de l'insouciance et de l'abandon, reste un moment rare, qui manque une fois quitté l'archipel. Dans un livre personnel qui oscille entre journal intime et essai discursif, Akira Mizubayashi s'immerge *Dans les eaux profondes* du bain japonais. En évoquant la coutume du *sentô* («bain public») qui est en train de disparaître, l'écrivain revisite avec nostalgie une certaine forme de sociabilité japonaise pour mieux sonder les travers de la démocratie nipponne. Entre Kyoto et Tokyo, il revisionne le cinéma d'Ozu et son *Printemps tardif*, de Naruse et ses *Nuages flottants*, mais aussi celui de Miyazaki, Kore-eda et Eastwood. Lecteur empathique et boulimique, il convoque Rousseau, Soseki, Patrick Boucheron et son Trecento italien. Et au milieu de pages intimistes sur les siens, il se livre, en vigie inquiète, sur son pays.

L'an dernier, vous exploriez une passion amoureuse et musicale dans *Un amour de mille ans* (Gallimard). Un vous retrouve aujourd'hui à évoquer le bain japonais. Comment est né ce livre ?

Ce livre part de mon premier texte rédigé en français en 1983. J'étais encore élève à l'École normale supérieure. La revue *Critique*, alors dirigée par Jean Piel, souhaitait consacrer un numéro spécial au Japon. Quand j'ai évoqué la passion des Japonais pour le bain, il m'a arrêté immédiatement : «C'est ça votre sujet. Écrivez-moi un texte sur la pratique du bain au Japon.» Je me souviens de lui avoir demandé s'il était sérieux. J'ai donc conçu une lettre à un ami fictif qui rendrait visite à mes parents. J'ai décrit une forme d'initiation pour un visiteur étranger introduit dans l'espace japonais et à qui on propose tout de suite le passage dans la salle d'eau. Le bain public reste quelque chose d'hybride, ni tout à fait privé ni tout à fait public. Aujourd'hui, je profite de ce texte pour m'interroger sur l'espace public et la question qui me préoccupe : après soixante-dix ans d'expérience démocratique, pourquoi en sommes-nous arrivés là ?

Mais comment faites-vous le lien entre le bain public et l'étrangeté de la démocratie japonaise ?

Le bain public est révélateur d'une manière d'être particulière avec autrui dans la société japonaise. Le mot-clé c'est l'«être-ensemble». Je voulais partir du bain pour aller vers des questions plus vastes, sociétales, existentielles et linguistiques. Nous vivons sous un gouvernement d'extrême droite qui cherche à sortir du régime de l'après-guerre, selon une

expression chère à M. Abe [*le Premier ministre, ndlr*], c'est-à-dire de la démocratie tout simplement.

Carrément ?

Carrément. On voit bien ce qu'il veut faire depuis qu'il est redevenu chef du gouvernement. Les lois qu'il a fait passer [*sur les secrets d'Etat, sur l'autodéfense collective*] sont une mise à mort de la Constitution de 1947. C'est son plus grand projet, et il s'inscrit dans la lignée de son grand-père [*Nobusuke Kishi, ancien criminel de guerre devenu à plusieurs reprises Premier ministre*]. Je suis tarudé par une question : «Pourquoi les Japonais attendent tranquillement la mort de la démocratie ?» C'est pourtant cette Constitution-là, après l'hécatombe de la guerre de Quinze Ans, [*entre 1931 et 1945, lorsque le Japon conquiert une partie de l'Asie*], et la catastrophe innommable des bombes atomiques en août 1945, qui a permis au Japon de repartir de zéro, de fonder une société entre guillemets «démocratique». A l'origine de cette indifférence structurelle, il y a la question de l'être-ensemble.

Comment définissez-vous cet être-ensemble japonais, différent du français, écrivez-vous ?

Les hommes vivent également en société au Japon. Mais la notion occidentale de «société» ne peut pas vraiment s'appliquer à quelque chose que l'on appellerait «société» au Japon. A partir du XVII^e siècle, dans la conception européenne de philosophes comme Hobbes, Locke, Montesquieu, Rousseau, la grande idée, c'est le contrat social. Dans leur esprit, les hommes vivent au départ dans l'état de nature où ils ont la parfaite liberté de poursuivre leurs intérêts privés. Ce qui peut aboutir à un conflit, d'où la nécessité d'un contrat social pour permettre à tous de vivre de manière paisible. C'est l'ADN de la société occidentale. Normalement, les gens se sentent responsables de ce qu'ils ont créé. Et donc, ils peuvent le transformer.

Au Japon, la société est une donnée naturelle. Elle précède l'intervention des hommes, qui ne l'ont pas fondée. En parlant du Japon, M. Abe dit la «*belle nature immuable de notre pays*». La nature est l'objet d'identification des Japonais. Nous sommes arrivés en retard par rapport à cette société. Donc nous ne pouvons rien faire, nous ne sommes pas responsables de cette chose-là, d'où cette indifférence structurelle des Japonais. On parle de fatalisme japonais, c'est un peu cela.

Pourtant des projets collectifs ont existé au Japon...

Oui, c'est l'ouverture du Japon vers le monde occidental. Cela s'est fait sous pres-

sion américaine, comme avec les «vaisseaux noirs» de Matthew Perry qui débarquent dans l'archipel en 1853. Après 1945, nous avons dû avaler des traités inégalitaires imposés par les puissances occidentales. Pour ne pas être colonisés, il fallait se montrer à la hauteur de ces nations, se doter d'une Constitution, d'un Parlement, d'un système juridique. Il y a eu, en effet, de la part du peuple des projets et des efforts d'appropriation des valeurs issues des Lumières européennes, une sorte d'élan populaire pour les libertés publiques et les droits fondamentaux. Mais cela a été vite étouffé. L'histoire montre que c'est toujours l'Etat impérial, dictatorial, qui l'emporte. En japonais, un mot est important : «*ikki*», une forme de coalition, de contrat social avant la lettre, qui a existé au Moyen Age. Mais ça ne dure jamais longtemps, c'est toujours écrasé par un autre type de pouvoir autoritaire.

Pourquoi ça ne dure pas ?

D'abord, il y a cette conception naturaliste de la société et aussi une approche ethnique de la communauté fondée sur la pureté du sang japonais. Sur ce plan-là, il y a très peu de pays aussi fermés que le Japon. On a accepté combien de Syriens ? Une dizaine ! Cela fait partie de l'inconscient collectif. Le mythe du sang japonais, c'est l'opposé de l'esprit républicain. Ce n'est pas le désir de vivre ensemble. C'est avoir du sang japonais ou pas. L'étranger et la pureté. Le dehors et le dedans. Ensuite, et cela est lié au fait que j'écrive en français, il y a la langue japonaise. Pourquoi y a-t-il cet immobilisme ? Pourquoi rien ne change dans ce pays depuis des années ? Je me demande si la langue japonaise n'a pas une part de responsabilité.

Dans sa propension à figer les choses ?

Oui. C'est une société fondée sur un système de domination et de soumission qui passe par la langue. Dans mon livre *Une langue venue d'ailleurs* (Gallimard, 2011), j'évoquais ma rencontre avec le philosophe japonais Mori Arimasa. C'est lui qui m'a donné ce désir d'apprendre et d'écrire en français. Dans plusieurs de ses ouvrages sur la langue japonaise, il s'intéresse au modèle d'existence binaire qui prévaut chez les Japonais. Ça veut dire que le locuteur japonais ne peut atteindre à la conscience de son propre «moi» qu'en se voyant comme le «toi» vis-à-vis d'un autre «toi» qui est son interlocuteur. C'est ce qu'il appelle le monde de la deuxième personne. Cela signifie que les relations interpersonnelles japonaises ne sont pas construites sur la base d'une confrontation entre le «je» et le «tu». C'est comme si on fermait un espace où le «moi» n'existe pas, où il y a deux «tu», l'un



à côté de l'autre. Selon un autre philosophe de Kyoto, la forme d'existence la plus profonde, la plus pertinente chez les Japonais, ce n'est pas la solitude, contrairement à ce que l'on pourrait croire, mais plutôt l'existence relationnelle à deux qui n'accepte qu'une seule personne sous la forme de «tu».

Cela revient à dire que le locuteur se projette comme celui qui reçoit ses propres paroles...

Exactement. Il s'agit du modèle de «tu» à «tu». C'est ce que Mori appelle le monde de la deuxième personne. Et le monde de la troisième personne, c'est le dehors. Donc l'univers se divise en deux: le dedans et le dehors. Le dedans est occupé par les locuteurs, unis par l'échange verbal, alors que le dehors reste l'espace des inconnus, des monstres et de l'autre finalement. Donc de la non-communication. C'est pour cela que le Japon peine à faire exister la politique en tant que culture du débat. Dans les conversations japonaises, on a du mal à nommer ses interlocuteurs avec la deuxième personne, on ne peut jamais dire «*anata*» («tu», «vous»). Le modèle binaire de «tu» à «tu» combiné avec le système des expressions honorifiques qui reflètent la structure verticale de la société constitue ce que Mori appelle l'expérience japonaise.

Pourquoi écrivez-vous en français ?

Pour explorer d'autres possibilités. Avec une autre langue, on peut construire un autre type de relation. Quand je vis en France, dans la langue, j'arrive à créer d'autres relations que je n'aurais jamais au Japon.

C'est un renoncement ?

J'ai suspendu pour un temps non déterminé mon activité d'écriture en japonais. Wittgenstein dit que les «*limites de ma langue sont les limites de mon monde*». Il faut sortir de sa langue pour élargir les limites de son monde. Ce n'est pas possible en japonais.

On a quitté le bain...

Le bain, c'est l'extension de l'espace familial. On y est bien en famille, entre amis. On a l'impression que c'est un élément constitutif de l'espace public, un peu comme le café, le théâtre ou le cabaret dans le monde occidental. On peut amorcer une conversation dans le bain, dans cet espace quasi public avec des gens que l'on ne connaît pas, qui appartiennent au monde du dehors. La politique, c'est l'art de vivre avec des gens que l'on ne connaît pas, l'art de rassembler les hommes afin qu'ils s'expriment librement. Et c'est précisément ce qui nous manque aujourd'hui au Japon. ◀

AKIRA MIZUBAYASHI
DANS LES EAUX PROFONDES :
LE BAIN JAPONAIS
Arléa, 220 pp., 19 €.

